

nature et la providence ont fait le chef de la famille.

“ Eh bien ! monsieur le directeur, je me ferai un devoir de répandre votre journal autant que possible, afin qu'il propage partout l'excellente littérature qu'il contient chaque semaine. ”

Nous demandons pardon à cette lectrice de l'indiscrétion que nous commettons en publiant sa lettre, mais nous sommes certain qu'elle nous pardonnera quand elle saura qu'elle est l'expression d'un grand nombre sinon de toutes nos lectrices. Si l'excellente idée de notre correspondante était mise en pratique—et pourquoi ne la serait-elle pas ?—notre journal serait porté sur les ailes de la renommée et il ne manquerait pas de partager les succès de celles dont la volonté fait les triomphes.

AUX JEUNES GENS.

Le *Journal du Dimanche* est un champ toujours ouvert à tous les talents des deux sexes, une arène où les soldats de la pensée viennent soutenir les grandes joutes intellectuelles, pour conquérir aux lettres canadiennes une part de la renommée que le public est appelé à décerner à ceux qui méritent ses faveurs.

Nous invitons tous les jeunes gens et les jeunes filles, à venir en spectateurs ou se constituer les juges de ceux qui, dans le journal, rivaliseront en talents et en habileté, pour savoir quels sont ceux qui feront jaillir du bout de leur plume l'idée la plus lumineuse.

Que tous et toutes s'abonnent au *Journal du Dimanche*. Une galanterie de la part des jeunes gens, qui serait toujours acceptée avec reconnaissance, il n'y a pas à en douter, serait de payer un abonnement à notre journal et de le faire adresser à une jeune fille. Ce serait une marque d'attention des plus délicates qui ne manquerait pas de flatter celle qui en serait l'objet. Bien souvent on n'ose pas faire un cadeau à une jeune fille, mais ce serait toujours de bon goût de lui envoyer le *Journal du Dimanche*. Chaque fois qu'elle le lirait sa pensée se porterait vers celui qui l'aura si bien jugée en pensant qu'il n'y a rien de mieux à lui offrir que ce qui peut plaire à son intelligence en même temps qu'à son cœur. Il va sans dire que personne ne songerait à envoyer le journal à une sottise pour qui les choses de l'intelligence ne comptent pas et qui est incapable d'apprécier des œuvres d'esprit.

En envoyant le *Journal* à une jeune fille ce serait lui dire : vous êtes assez intelligente pour aimer la lecture et pour apprécier la bonne littérature. Celle-là saura aussi apprécier les mérites de celui qui la rechercherait à cause de ces qualités. On n'a qu'à en faire l'essai.

NOS ILLUSTRATIONS.

Au nombre des améliorations que nous nous proposons de faire, le plus tôt possible, l'année prochaine, est d'illustrer notre journal. Nous voudrions donner des gravures aussi parfaites que celles que contenait notre numéro de la Saint-Jean-Baptiste qui a eu un si grand succès.

COMMENT RECEVOIR LE JOURNAL.

Comme il y en a qui désireraient recevoir notre journal et qui ne le peuvent pas, nous leur suggérons des moyens qui faciliteront leur tâche. Que la jeune fille demande à son père comme cadeau au jour de l'an—sans toutefois nuire à ses autres cadeaux—de lui donner un abonnement au *Journal du Dimanche*. Cette demande serait l'indice de si bonnes dispositions de la part de sa jeune fille que le père ne pourrait pas lui refuser cela.

Et celui ou celle qui nous enverra quatre abonnements nouveaux et payés pour un an, recevra pour rien le journal pendant une année. Il n'y a pas une paroisse ou un village où l'on ne peut pas prendre quatre abonnements.

Adressez à boîte 2029, Montréal.

L'ADMINISTRATION.

NOËL. — SUR LE CHEMIN DE L'EGLISE.

Brr !... le froid vous pique la peau
Ni plus ni moins qu'un cent d'aiguilles ;
Dans la nuit comme un long troupeau,
Vers l'Eglise vont les familles ;

Là-bas, dans l'ombre, les garçons
Aux filles parlent à l'oreille.
L'amour, en dépit des glaçons,
Dans ces cœurs de vingt ans s'éveille ;

Et sous le manteau de la nuit
Clémentine, qui prête ses voiles,
Les doux aveux montent sans bruit
Vers le ciel tout fleuri d'étoiles :

“ Il est un coin de mon jardin
Où toujours un bon soleil donne ;
Là j'ai cueilli pour vous un brin
De violette, ma mignonne !

J'aime du fond de mon cœur
Une blonde qui vous ressemble ;
Prenez, ma mie, amour en fleur,
Je vous les offre tout ensemble... ”

La fillette en hâtant le pas
Sous le porche vouté s'enfonce ;
Les cloches font un tel fracas
Que l'on n'entend point sa réponse ;

Mais le garçon a tout compris
Rien que dans un signe de tête,
Et l'amour en son cœur épris
Sonne un gai carillon de tête.

CHRONIQUE.

LA MESSE DE MINUIT.

Oh ! ces carillons argentins
Dans les campagnes assombries,
Quels souvenirs doux et lointains,
Quels beaux soirs et quels gais matins
Ressuscitent leurs sonneries !

Jadis ils me versaient au cœur
Une allégresse chaude et tendre ;
J'ai beau vieillir et passer fleur,
Je trouve joie et vigueur

Aujourd'hui, rien qu'à les entendre...

La pompe des messes de minuit, dans les grandes villes, m'a toujours laissé froid ; la nuit de Noël à la campagne, au contraire, produit en moi, une vivace impression. D'où cela vient-il ? Pourquoi mon émotion s'épanouit-elle dans les pauvres murs d'une église de village, tandis qu'elle reste fermée à la ville, malgré le luxe raffiné et la mise en scène savante des cérémonies religieuses ? Est-ce parce que la manifestation simple et naïve d'une foi sincère peut seule faire vibrer certaines cordes sentimentales ? Ou cela tient-il à ce que l'église du village me rappelle ma dix-huitième année, et qu'on a toujours une préférence pour les milieux qui vous rajeunissent ? Je ne sais ; mais je me souviens encore avec bonheur d'une messe de minuit, entendue à P..., dans une humble paroisse. Je vois la place de l'église avec ses ormeaux découpant sur le ciel étoilé leurs branches décharnées ; j'entends le tapage des pas et les toux étouffées des fidèles pénétrant dans la nef humide en contre-bas, tandis que le dernier coup de la messe

tintait dans l'air sec et froid de la nuit de décembre.

Tous les gens de la paroisse étaient là. La nef était plongée dans une demi-obscurité, d'où les têtes émergeaient discrètement. Parfois les rayons lumineux partant des cierges du maître-autel faisaient jaillir de l'ombre une figure de vieux laboureur ou un délicat profil de jeune fille. Une faible odeur d'encens montait en spirales bleuâtres et se mêlait avec la buée des haleines s'échappant des lèvres des fidèles, par cette froide veillée d'hiver. Debout devant le pupitre, le vicaire psalmodiait l'évangile de saint Luc où se trouve si naïvement contée l'annonciation aux bergers : “ Or il y avait là, aux environs, des bergers qui veillaient dans les champs, gardant tour à tour leur troupeau la nuit. Tout à coup un ange du Seigneur parut auprès d'eux... ” Et l'évangile achevé, pendant l'offertoire, l'assemblée entière entonnait tout d'une voix : “ *Adeste, fideles, Venite adoremus Dominum !* ” Et à ce chant d'une intimité si naïve, d'une saveur si antique, il me semblait voir dans la nuit les pâtre s'en allant vers Bethléem, à la recherche de l'enfant “ enveloppé de langes et couché dans une crèche ; ” j'entendais le chœur de leurs voix rustiques : “ Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! ” Je me demandais si je n'allais pas voir mystérieusement s'ouvrir l'une des murailles de la nef, et à la clarté des étoiles, si je n'allais pas contempler la crèche où dormait, entre le bœuf et l'âne, le divin nouveau-né, radieux comme un soleil ?

LE RÉVEILLON.

Les gens sont rentrés chez eux tout grelottants. Mais dès le seuil, l'énorme bûche flambante les salue de sa lueur réchauffante et hospitalière. On a tiré toute la braise et la cendre chaude sur la large platine du foyer, et, au-dessus de ce rutilant brasier, de spacieux grils de fer supportent les tranches de grillade blanche, les saucissons et les boudins. Le joyeux grésillement de la graisse, tombant comme une rosée sur les charbons, réveille les plus engourdis. Pendant que la maîtresse du logis dresse le couvert sur la table massive, étroite et longue, qui tient le milieu de la cuisine, l'air s'imprègne du fumet succulent des viandes grillées, et le paysan respire cette onctueuse odeur dans un silence recueilli ; ses narines se dilatent et se mouillent. Les enfants écarquillent les yeux et se complaisent au spectacle de cette bombance inusitée.— À table !

Toute la famille est assise en un clin d'œil devant les assiettes que la ménagère remplit cette fois d'une main libérale. Les grillades rissolées dont la chair dorée est bouillante encore, les boudins aux crevasses savoureuses et appétissantes s'étalent dans les plats de faïence fleurie.

Le premier coup de dents se donne avec une lenteur muette, puis les langues se délient.— “ Mazette ! voilà un boudin qui fait honneur à celle qui l'a accommodé ; on n'y a épargné ni la graisse ni les oignons.— Ah ! dame, Noël n'arrive qu'une fois l'an.— Bâillez-moi encore un peu de cette grillade, j'ai deux mots à lui dire.— Par ces grands froids j'ai un appétit de loup !... Moi, je ne crains que le trop peu. Et les voilà maintenant qui parlent tous ensemble. Les enfants repus commencent à cligner de l'œil et à dodeliner de la tête. Tandis que la ménagère les déshabille, les hommes continuent. Alors chacun, d'un pas alourdi, gagne son lit, celui-ci dans l'alcôve de la cuisine, cet autre dans la chambre haute. La femme du logis reste la dernière à ranger, puis dégrafe ses jupes lestement et se couche, vannée de fatigue. Bientôt, dans la pièce redevenue obscure, on n'entend, plus que le tictac de l'horloge et le trot menu des souris, qui réveillent à leur tour en grignotant avec un bruit sec les miettes tombées sous la table.

MAUD.